

parable auprès de laquelle toutes les beautés de la Géorgie et de la Circassie ne sont que des laiderons. Ah ! ah ! ah ! Satané poète, va, tu nous la donnais belle. Tiens, reprends cette image adorée.

BOUFFLERS (*avec un soupir*). Je n'y tiens plus.

LE MARQUIS. Patatra, voilà l'idole par terre.

LA COMTESSE. Donnez-moi ce portrait, c'est celui de ma filleule et je tiens à le conserver.

LE MARQUIS. Oui, avec ça, comtesse, que votre filleule... l'aurait-on jamais cru avec ses airs innocents ? — Car enfin l'histoire est vraie !

BOUFFLERS. Hélas ! marquis, il faut encore que je l'avoue ici, pas un mot de vrai, à cela près qu'un jour j'ai aperçu Aline et que j'ai dessiné son portrait de souvenir ; le reste est une fiction poétique.

LE MARQUIS. « Menteur comme un poète, » le proverbe dit vrai, et je commence à comprendre pourquoi le sage Platon expulsait ces messieurs de sa République.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ALINE.

ALINE. Une lettre pour madame la comtesse.

BOUFFLERS. N'est-il pas temps, marquis, d'aller trouver de Lornange ?

LE MARQUIS. Ah ! j'oubliais de te dire : le vicomte m'a chargé, en présence de plusieurs amis, de te faire des excuses. « J'appréhends à l'instant, m'a-t-il dit, que la guerre va recommencer, et deux braves gentilshommes, en pareille circonstance, doivent garder leur épée pour le service du roi. »

LA COMTESSE (*tendant au marquis la lettre qu'elle vient de parcourir*). Une lettre de ma tante, M^{me} de Blamont, elle vous intéressera marquis.

LE MARQUIS (*Parcourant des yeux la lettre*). Tout est prêt au château de Blamont pour nous recevoir, et madame votre tante veut que dans huit jours notre union soit célébrée (*baisant la main de la comtesse*). Comtesse, vous voyez le plus heureux des hommes. (*à Boufflers*.) Chevalier, tu seras mon témoin.